Une présence incarnée. Patricia Bosquin-Caroz.

Le désir de l'analyste est né de la rencontre avec le désir de celui qui a su me conduire à ce point d'incomparable, d'absolue étrangeté à moi-même que Lacan va jusqu'à qualifier du terme de saloperie. Il n'y a pas de désir de l'analyste qui puisse opérer dans une pratique, sans que l'analyste n'ait élucidé son rapport à son inconscient, discours de l'Autre et appareil à jouir. Comment pourrait-il ensuite s'y soustraire pour faire place à un « Qu'est-ce que ça veut dire ? », ou un « Qu'est-ce que ça satisfait ? » pour un autre, si lui-même n'a pas repéré, isolé les signifiants fondamentaux au principe de son existence et le mode de jouir qui lui est singulier ? Le passage de l'analysant à l'analyste implique cette bascule du SSS où l'analysant passe du manque à savoir son être de jouissance à celui qui sait pour n'avoir pas reculé devant l'horreur de savoir. Ce gain de savoir, mais aussi de savoir y faire avec la jouissance, obtenu au terme de mon analyse me permet aujourd'hui de m'effacer et tenir à distance ce qui, dans la rencontre avec un autre sujet, pourrait faire vibrer mon inconscient.

Ce passage de l'analysant à l'analyste, dans le changement de statut du savoir qu'il comporte ne s'est pas produit d'un seul coup, sous la forme d'un éblouissement, mais à plusieurs reprises. Ces passages à l'analyste équivalent à des moments de passe. Pourtant il y eût un acte décisif de l'analyste qui marqua un avant et un après. La fin de l'analyse releva dès lors d'une décision de m'emparer du savoir, du savoir y faire afin de m'en servir. Dans ce fil, la passe constitue pour moi, la vérification, et ensuite la mise à l'épreuve, du passage de l'être du désir qui ne sait pas à l'être qui sait la singularité de la cause de son désir.

Aujourd'hui, je me propose d'hystoriser ce qu'il en fût pour moi des émergences du désir de l'analyste jusqu'à l'acte dont il est finalement issu.

Ma cure analytique m'a conduite très rapidement à pratiquer dans une institution psychanalytique. On y trouvait au cœur de ce qui la fonde le désir décidé d'un psychanalyste, lui-même orienté par le désir de Freud, de Lacan et de Jacques-Alain Miller. D'un autre côté, je faisais la rencontre avec la psychose infantile en institution. Je m'attelais, dans le cadre d'une pratique à plusieurs, à un travail de secrétaire actif, auprès d'enfants témoins d'un rapport à l'immanence d'un Autre foncièrement féroce. Je recueillais traits disparates, gribouillis, mots isolés. Autant de traces infimes susceptibles de trouer le silence de l'Autre et donner corps à ces enfants morts à la parole. La discipline d'ascèse qui consistait à effacer le trop de présence du corps de l'intervenante que j'étais alors, n'impliquait pas pour autant de laisser ces enfants seuls à leur ritournelle infinie. Nous tentions, « dans un doux forçage », à nous introduire entre leurs S1 désarticulés afin de produire une brèche propice à l'émergence d'un indice du

vivant. Mais qu'est-ce que je leur voulais à ses enfants ? C'est une question qu'un collègue m'adressa, interpellé par l'enthousiasme qui m'habitait déjà. À mon tour, interloquée par sa question, comme prise en flagrant délit d'un désir à moi-même méconnu, j'en fis part à mon analyste qui, du tac au tac, me répondit : « le désir de l'analyste ». Cette intervention eût une double portée, celle d'abord de sceller le désir du travailleur décidé (selon l'expression de Lacan). Ensuite, elle eût l'effet d'écarter toute tentation à la pente identificatoire à l'analyste et d'indexer un désir, celui de l'analyste, d'obtenir la différence absolue. Ma position auprès de ces enfants participait déjà de celle du scribe qui accueille le trait distinctif, faisant que l'un n'est à nul autre pareil. Ce désir n'était pas né *ex nihilo*. Il avait émergé de mon analyse qui me mettait à l'épreuve de parler et de lier les signifiants particuliers à mon histoire. Il se noua rapidement à celui de ma formation et du contrôle. Il m'amenait aussi à rendre compte, élucider pour moi-même et pour la communauté analytique ce qu'il en était de cette discipline de l'effacement de soi qui produisait des effets-sujet inédits. Le désir de savoir la vérité de mon être s'articulait dorénavant à celui requis de l'analyste, qui comme le souligne Lacan, a à savoir dans le procès où il conduit son patient, autour de quoi le mouvement tourne. Il s'agissait pour moi, dans ce travail avec la psychose en institution, d'un premier coup d'accélérateur porté à ce désir de savoir. Mais ce que j'ignorais alors, c'était la cause intime qui m'attachait à cette pratique.

Ce désir se fit plus décidé encore lorsque je fus désignée passeur. Cette fois, ce fut sur l'aperçu d'un mode de jouir qu'il fit fond, après qu'une interprétation ait déjoué l'impact mortifère d'une identification sacrificielle. Ce premier consentement au vacillement d'une identification phallique me permit de consentir à occuper pour un autre une place d'analyste. Je m'y autorisai. Mais surtout, je fis une découverte. C'est dans l'exercice même de ma fonction de passeur où il s'agissait de se déprendre du manque à être, pour faire passer les dits d'un autre qui sait, qu'émergeait un désir inédit : celui de savoir la visée d'une expérience analytique menée à son terme. À partir de ce moment, la cure analytique devenait le lieu même de ma formation. Il y avait là pour moi un nouage inédit qui liait l'intime de l'expérience au savoir requis de l'analyste. Le désir d'École naissait. Il anima ma cure, jusqu'au bout et sans relâche. Jusqu'au jour, où de tour en tour, commençaient à s'isoler, à se détacher, les identifications singulières qui avaient fait la trame de mon existence. Elles se resserrèrent autour de la figure christique qui avait donné corps d'homme à ma féminité et qui avait habillé mon amour increvable pour le père mort, le père idéalisé, jamais égalé. J'avais vénéré la passion du christ mis à mort, celle ensuite de la passion amoureuse qui me ravageait. La jouissance sacrificielle avait trouvé là le lit de sa satisfaction. D'une certaine façon, je savais que la poursuite de mon analyse la réfrènerait. Est-ce que je le voulais vraiment ? Ce qui m'aimantait faisait à la fois ma douleur et ma satisfaction et ça, voulais-je

vraiment le savoir ? Je mis fin à mon premier parcours analytique qui laissait pourtant inentamée la jouissance que je retenais encore. Je fis une première fois la passe et j'entrai dans l'École. J'aurai voulu que le cartel me laisse en paix et ne pointe pas cet inentamé qui se cachait derrière mon rempart identificatoire. Pourrions-nous dire que le cartel était mu par le désir de l'analyste, celui de ne pas reculer devant l'horreur de savoir ? Il fut contagieux. Je repris, non sans affres, le bâton du pèlerin. Il ne m'était pas permis d'asseoir ma pratique sur la seule assurance prise de l'aperçu de mon fantasme. Certes, ce repérage me permettait déjà une certaine déprise, mais est-ce que cela satisfaisait au désir de l'analyste ? Certainement pas.

Si j'ai choisi ce titre « Une présence incarnée », au regard de celui des Journées, c'est parce qu'il m'est venu d'emblée, avant même que mon intervention ne soit écrite ou même pensée. Je me souvenais en effet d'une interprétation majeure qui impliquait la mise en jeu du corps de l'analyste. Elle évoquait pour moi ce que comporte d'intraitable ce désir de l'analyste d'obtenir la singularité absolue.

Dès notre première rencontre, l'analyste procéda à une destitution subjective. Il fit vaciller la construction qui émanait d'une première expérience de la passe. Il s'agissait cette fois d'aller au-delà du père. Donnant tout son poids à l'énoncé : « Mais bien sûr, vous êtes ce jeune homme mis à mort ! », il fit apparaître la vanité de la brillance phallique que je tirais de mon identification christique et dénudait du même coup l'objet qu'elle voilait, la jouissance sacrificielle de l'écorchée vive.

À partir de ce moment de vacillation des semblants phalliques, une autre partie allait se tramer, celle de la répétition infernale d'un mode de jouir. C'est là qu'allait surgir à la façon d'une inquiétante étrangeté la puissance de ce que serait pour l'analysante une interprétation déterminante. Une interprétation qui me laisse encore aujourd'hui comme une marque indélébile, une image à jamais gravée, celle du visage grimaçant de l'analyste mimant la chauve-souris s'emparant de tout ce qu'elle pouvait grignoter. Celle aussi d'une nomination inédite qui fusait alors : « Vous êtes la première bouffeuse d'émotions rencontrée dans la clinique. » L'analyste par son acte venait de donner corps à ce qui se faufilait entre les mots, dans l'espace vide des signifiants de ma parole analysante : les larmes. L'éprouvé en fut alors comme une opération à vif qui m'arrachait violemment à mon sommeil, au principe de plaisir de la satisfaction que me procurait le sentiment d'être aimée de l'analyste. Je rêvais d'un amour réciproque, un amour idéal suppléant au non-rapport sexuel qui avait pour moi les couleurs du ravage amoureux. Je vivais ce leurre de l'amour transférentiel satisfait quand l'analyste frappa par surprise. Il creusa alors le trou que j'avais tenté de remplir par mes larmes, vide de l'objet dont la pulsion orale faisait le tour sans répit. Lors de mon premier témoignage, je nommai cette opération

analytique : débusquer la jouissance orale gourmande. L'évènement de corps qui y répondait était comme une sorte d'extraction, de trou creusé dans ce plein de jouissance. L'analyste, en faisant sauter le bouchon de la castration, avait fait apparaître un vide, un creux. Il avait su, par son acte, tenir écarté l'identification à l'analyste à laquelle conduit l'amour de transfert et l'objet petit *a*. Consentir à cette opération de séparation qui se déduit de l'acte analytique, c'est consentir au constat d'un « je suis ça ». La jouissance gourmande, qui s'emparait de la douleur d'exister, avait fait support à l'idéal du sauveur qui m'avait animée. Elle avait pris ses racines dans l'histoire contingente de mon enfance, où, aspirée par le drame des femmes laissées pour compte de la lignée maternelle, j'avais tenté un appel incessant au père.

L'analyste, par sa présence et l'instauration de l'amour de transfert, avait répondu à cet appel que l'Autre réponde, me parle. Mais, c'est dans ce moment inoubliable où, dupe de l'amour que je lui portais, que se manifesta pour moi le désir de l'analyste dans ce qu'il a de plus radical, et où, sans frein, sans dosage ni ménagement je fus épinglée à mon mode de jouir singulier : j'étais cette petite fille gourmande du rien amoureuse d'un père fasciné et impuissant.

Il me fallut un certain temps pour consentir à cette interprétation qui venait de déranger le point d'où je m'étais vue et crue aimée. Ce consentement me permit de dégager ma pratique d'une jouissance à moi-même ignorée. L'analyse prit encore un long temps avant de s'achever. Mais je savais, dorénavant, formée par mon expérience analysante, ce qu'il en était du désir de l'analyste qui a à tenir une distance entre l'Idéal et l'objet *a,* cause du désir.

Que reste-t-il de ce moment après l'analyse ? Quel autre usage s'offre-t-il ensuite au mode de jouir ainsi débusqué ? C'est là que l'analyse du maniement du symptôme commence. Et c'est ce maniement qui s'est clôt sur une satisfaction d'un savoir y faire. Dans ce moment de la fin, il n'était plus question de traversée, mais plutôt de serrage et de réduction. C'est comme si je tenais, à la façon d'un casse-tête chinois, le noeud en main et le mode d'emploi pour le dénouer quand il coince.

Aujourd'hui, de la bouffeuse d'émotions, il me reste comme un tampon, un cachet, un *made in Germany*, venu tamponner, épingler une jouissance qui échappait à mes dits analysants, jouissance qui ne se négativait pas à force de parler, mais au contraire se positivait, s'isolait, s'entendait à mon insu. Cette nomination inédite inscrit aujourd'hui comme un bord, un littoral entre les mots de mon histoire et cette part opaque de la jouissance du ravage. La bouffeuse d'émotions, par le geste que l'analyste a su joindre à la parole est devenu à la façon d'un trait calligraphique, une lettre qui sépare et départage les eaux.

Getuigenis gebracht op de studiedagen van de Ecole de la Cause freudienne te Rennes, "Au début du XXIe siècle, comment naît le désir de l'analyste", 10-11 juli 2010. Nog niet verschenen.